

Entre doute et certitude : paranoïa et dépression*

bernadette tanguay

L'auteure étudie les entrelacs serrés que présentent, en clinique, les passages entre le doute et la certitude, entre les angoisses dépressives et les angoisses paranoïdes. Elle illustre son propos avec le récit de deux cures; dans l'une prédomine la certitude, dans l'autre l'angoisse le doute.

« Même celui qui est sûr de lui dans la plaine, peut devenir hésitant, apeuré en montagne. »

Engler, Guide de Montagne (entrevue)

Lors d'une entrevue, Hélène Pednault, écrivain et dramaturge québécoise, disait pour expliquer l'accueil enthousiaste que sa pièce *La déposition* avait reçu, « que celle-ci rejoint les deux seules certitudes de l'existence, celle du corps à corps avec la mère et celle de la mort ».

Entre ces deux certitudes l'humain voyage sur des chemins incertains, ombragés, où les éclaircies se font rares. Ce monde lui apparaît beaucoup trop aléatoire. C'est pourquoi, souvent, il tentera d'échapper à la noirceur, à l'incertitude en construisant des théories, des fictions, des croyances ou des délires qu'il brandira comme des vérités, des convictions.

On sait la précarité des énoncés qui nous sont ainsi au fil des jours soumis comme vérité. Cependant, le philosophe ou le sage doute.

En effet, pour ces derniers, la certitude ne peut être qu'une quête. Toute vérité ou certitude présentée aura à être exposée au doute, à la vérification; elle se pose donc comme un jalon transitoire, une bouée fragile, efficace et souvent utile, le temps qu'une remise en question permette à une nouvelle vérité de s'imposer à son tour pour remplacer la précédente. Ainsi, doute et certitude s'interpellent dans un rapport dialectique plus qu'ils ne sont dans une polarité où ils s'excluraient mutuellement.

Le titre que je propose pourrait laisser croire à cette polarisation doute-certitude. S'il est vrai que le paranoïaque impose son délire avec autorité et ne tolère aucune remise en question, le mélancolique, pour sa part, hésite, vacille, doute profondément de lui-même avant d'en venir à s'enfermer dans la certitude délirante de sa nullité. Le doute, la méfiance, il l'adresse aussi à l'autre. L'autre qui

* Ce texte est la version remaniée d'une conférence présentée à Montréal, le 21 février 1997, dans le cadre des soirées-conférences de l'Association des psychothérapeutes psychanalytiques du Québec.

trop souvent se sera présenté comme défaillant, décevant. Le paranoïaque, quant à lui, s'est installé dans la haine.

La clinique psychiatrique en témoigne : entre paranoïa et dépression, il y a des voisinages certains. Le psychotique que la médication prive de ses idées délirantes se retrouve souvent vide, déprimé.

Ces passages déroutants d'angoisses dépressives à des angoisses paranoïdes se présentent aussi dans la situation psychanalytique où doute et certitude se font écho. Ce sont ces entrelacs complexes et serrés qui m'intéresseront ici. Certitude ou doute seront tour à tour abordés dans leur dimension défensive. Je tenterai d'en cerner les mouvements à l'intérieur de situations transférentielles.

La conviction délirante

Le délire paranoïaque pourrait se présenter comme le prototype de toute conviction. On en connaît les formes : délire passionnel, érotomanie, délire de persécution, délire d'interprétation.

Au départ, si l'on retourne à l'histoire de la psychiatrie, aux descriptions premières de la paranoïa, on voit qu'il y a une tentative de dissocier paranoïa et dépression. Pour Kalbaum, en 1863, la paranoïa est un trouble de l'entendement. À côté de cette entité, il fait place à la dysthymie qui serait davantage une atteinte de la sphère affective. Dans cette perspective héritée, par l'intermédiaire de Heinoth, de la philosophie kantienne, la paranoïa apparaît donc comme la maladie des fonctions du jugement, de l'entendement s'opposant en cela à celle des émotions et des sentiments, ce qui permet d'en exclure toute pathogénie émotionnelle ou affective. Cette approche pourrait laisser croire que la certitude se situerait du côté de la pensée, le doute du côté de l'affect.

L'école française, pour sa part, avec Lasègue, décrit une situation où le sujet passe successivement de la dépression à la persécution puis à la mégalomanie et à la folie des grandeurs.

Quant au contenu des délires, on en connaît les descriptions cliniques. Il porte, en général, sur des explications du monde très personnelles, sur des systématisations d'un savoir interprétant et globalisant à partir de pièces détachées de la réalité extérieure. La caractéristique majeure de cette pensée est son apparente cohérence qui lui confère une force de conviction et un pouvoir de contamination peu communs. C'est ainsi que le délire du paranoïaque pourra emporter l'assentiment d'un tiers qui lui est lié affectivement, on parle de folie à deux. Il pourra dans certains cas exercer son autorité sur des groupes et inciter à des engagements ou à un militantisme fervent pour peu qu'il rejoigne des insatisfactions communes en période troublée. Pour un temps, il peut faire miroiter un sens, une solution plausible dans la confusion soulevée, par exemple, par une crise sociale. L'histoire témoigne de telles situations.

Avant tout, le délire a pour point de départ l'expérience personnelle, le moi est à la recherche d'une explication causale. À partir d'un fragment de sa réalité, le paranoïaque construit une compréhension qui devient le centre de l'univers.

« La psychose nous confronte à un ordre de causalité toujours singulier qui est sa création. »

« Causalité délirante parce que non partagée et non partageable par l'ensemble » dira Aulagnier. (1979, 62).

Il s'agit d'une erreur de jugement qui prend sa source dans le moi primitif. Freud à partir de Schreber démontre comment dans la paranoïa :

« la libido libérée se fixe sur le moi, qu'elle est employée à l'amplification du moi ». (Freud, 1935, 316)

Schreber entretient un délire de persécution qui a pour objet Fleschig, délire qui aboutit à la conviction qu'une grande catastrophe, que la fin du monde est imminente.

« Le fait que la libido se soit détachée de la personne de Fleschig peut bien avoir constitué le processus premier, immédiatement suivi de l'apparition du délire; la libido est alors ramenée à Fleschig (mais précédée d'un signe négatif qui marque le fait du refoulement accompli)... l'objet qui est cette fois l'objet de la lutte est le plus important du monde extérieur : d'une part, il voudrait tirer à soi toute la libido, d'autre part, il mobilise contre lui toutes les résistances : aussi la bataille, qui fait rage autour de ce seul objet, devient-elle comparable à un engagement général à l'issue duquel la victoire du refoulement se manifeste par la conviction que l'univers est anéanti et que survit le moi seul. » (Freud, 1935, 317).

On le voit, les forces régressives et narcissiques qui alimentent le délire imposent que le paranoïaque croit hors de tout doute. Les éléments persécutatoires, la haine en cause obligent, il en va d'une question de vie ou de mort. Renoncer au délire signifierait l'effondrement, la chute devant l'ennemi, la mort. Piera Aulagnier décrit cette haine comme :

« une nécessité absolue... le ciment sans lequel la construction s'effondrerait tel un château de cartes. » (Castoriadis-Aulagnier, 1981,301)

Pour Aulagnier, la haine est présente à l'origine chez le sujet porteur de paranoïa :

« haine qui, telle une sorcière, se penche sur leur berceau dès leur entrée en ce monde... La haine perçue, qui marque le des-

tin de ces sujets et devient le pivot autour duquel s'élabore leur théorie sur l'origine. » (Castoriadis-Aulagnier, 1981, 287)

Angoisses persécutrices et angoisses dépressives

La théorie kleinienne, de toutes les théories psychanalytiques, est probablement celle qui souligne davantage la continuité que la rupture entre angoisses paranoïdes et angoisses dépressives.

Le moi primitif peut survivre aux angoisses qui l'assaillent en clivant le bon et le mauvais sein, selon qu'il représente les expériences satisfaisantes ou frustrantes. Si les expériences positives prédominent, l'évolution se fait vers une possibilité d'intégration des objets bons et mauvais,

« Nous pouvons supposer que, quand l'angoisse de persécution est moins forte, la portée du clivage est moindre, et que le moi est donc capable de s'intégrer lui-même et de synthétiser dans une certaine mesure ses sentiments à l'égard de l'objet. » (Klein *et al.*, 1980, 192)

Avec ce développement et cette intégration des sentiments amoureux et des pulsions agressives apparaîtra l'angoisse dépressive. Pour un temps, presque parallèlement, le moi oscille entre poussée intégrative et réactivation du clivage sous la pression de l'angoisse de persécution.

« Il semble que parallèlement à la croissance, les expériences de synthèse et par conséquent d'angoisse dépressive deviennent plus fréquentes et durent plus longtemps... l'adoucissement des pulsions destructrices par la libido devient possible » (Klein *et al.*, 1980, 193)

Le travail analytique, Petot le rappelle en commentant la théorie kleinienne, irait dans le sens de l'intégration et permettrait après avoir réactivé la haine, l'envie, l'avidité liées aux angoisses persécutrices, de les dépasser.

« l'intégration des composantes agressives à travers l'expérience du deuil, de la douleur et de la culpabilité permet la perlaboration de la position dépressive » (Petot, 1982, 263)

Telle serait donc la voie de sortie de la cure analytique.

Bion, d'ailleurs, croit que mieux vaut réserver les termes et la description de cette évolution intégrative décrite chez le nourrisson par Mélanie Klein, à ce qui passe pour l'analysant dans la situation analytique.

Clinique

Le grand paranoïaque ne se retrouve pas sur nos divans. En revanche, parfois, au cours d'un parcours psychanalytique, il nous arrivera de nous heurter à une construction quasi délirante, à une conviction jusque-là conservée bien secrète, bien enchâssée que le travail analytique rejoint ou qui est ravivée devant une angoisse de nature transférentielle. L'analysant parle de vide, de dépression mais souvent l'intensité, la force de la résistance mise en place amène l'analyste à craindre pire. Analyste et analysant peuvent alors faire l'expérience d'une situation de violence transférentielle.

Du côté de la certitude, Madame S.

Madame S. est une maîtresse-femme. Ce sont les termes qu'elle-même utilisera, d'ailleurs, pour parler de sa mère. Elle a grandi entre une mère, distante et froide, « qui régissait tout dans la maison du haut de son piédestal » et un père qui se désintéressait de la féminité de sa fille, voire même la méprisait, « les filles n'avaient aucune importance pour lui ».

Le décès des deux parents a laissé la famille brisée. Frères et sœurs ne se voient plus que pour des questions d'argent. Toute sa vie d'adulte s'est investie du côté des réussites personnelles, enfants à son image, mari dont les succès professionnels rejaillissent sur elle, et plus récemment un début de carrière dans les affaires, activité boudée par son mari. Elle a aussi une vie sociale intense autour d'activités reliées à l'art.

Au moment où elle vient me voir, à la fin de la quarantaine, des zones de fragilité se sont installées. Les enfants grandissent, imposent leurs propres choix, le mari prend quelque distance, leurs nuits, « sont moins collées ». Elle n'ose penser qu'une autre femme pourrait être en cause. Que demande-t-elle à l'analyse? Elle se voudrait surtout moins vulnérable, moins atteinte par les événements familiaux; elle voudrait mieux tolérer la distance que réclament les personnes qui l'entourent.

J'indique mes disponibilités et fixe une date de début. Elle décide de vacances à l'étranger et commencera l'analyse trois semaines plus tard que prévu. Longtemps elle racontera des souvenirs idylliques, nostalgiques de sa première enfance, liés à ses grands-parents maternels, de ses amitiés, de ses amours d'adolescente, de la rencontre de son mari et de son mariage qui a été marqué par un désaccord profond avec sa famille, la naissance des enfants et une vie familiale très investie par elle, très au chaud.

Puis l'annonce d'une première absence de ma part, la laisse dans un état de panique. Il y a des séances manquées. Les événements se précipitent. Elle m'avoue une relation passionnelle non consommée avec un homme qui est son employé au travail. Ses pensées sont constamment tournées vers lui; tous les mouvements, toutes les paroles de cet homme sont entendus comme des gestes de séduction, comme des aveux de son amour. Elle décide de lui ouvrir son cœur. Il a une femme, est heureux, il ne peut répondre à ses sentiments. Lui aussi, apeuré, pren-

dra ses distances. Elle se réfugie dans des rêveries au sujet de son amant, essaie de planifier des situations de travail où elle pourrait se retrouver seule avec lui et l'entretenir davantage de ses sentiments. Elle vit une expérience que je pense à qualifier d'érotomane. Toutefois, la possibilité de percevoir le poids de la réalité ne l'a pas tout à fait abandonnée. Elle doit se rendre à l'évidence. Son mari informé de la situation ne peut la tolérer; il ne comprend pas. Ce matériel amené en analyse demeure intouchable. Elle est convaincue que je ne peux comprendre pourquoi une femme comme elle peut aimer un homme plus jeune, de condition inférieure à la sienne tant au plan social qu'intellectuel. Comme son mari je suis sûrement en désaccord. Elle est cependant confrontée à l'évidence d'un amour non partagé. Son corps semble la lâcher; plusieurs malaises physiques l'assaillent, une grande fatigue s'empare d'elle à certains moments de la journée, si bien qu'elle tombe endormie, dans le coma, dira-t-elle. Elle arrive mal à travailler, elle ne peut plus tenir la maison. Elle quitte donc le domicile familial pour réfléchir.

Puis, elle quitte aussi l'analyse, subitement avant la date prévue de mon absence, « pour un voyage de repos » sans vouloir préciser le moment où elle reviendra. Ceci, elle le soutient, ne met pas en doute, ni en péril, la poursuite de l'analyse.

Des douleurs abdominales la ramènent de façon précipitée. Elle doit subir une chirurgie qui lui impose un retour à la maison et ainsi un rapprochement avec le mari.

Elle est aussi de retour en analyse. Elle veut me faire comprendre que j'ai pris un très grand risque en partant. Elle a été exposée à tous les dangers voire même la mort. Jamais avant elle n'avait pensé au suicide; pendant les dernières semaines, elle a envisagé cette possibilité. Très vite, elle se reprend. De nombreuses activités sollicitent son intérêt. Cette période sera marquée par l'engagement dans des causes. D'abord des causes religieuses, lecture sur l'histoire des religions, retour à l'église, à la foi.

Rien ne l'arrête. Sa nouvelle cause est celle de sauver des amis dans une impasse relationnelle, en difficultés financières. Il n'y a pas de limites à ce qu'elle peut investir en temps et en argent.

Ce qu'elle nomme sa démarche spirituelle l'amène dans des groupes plus ésotériques, plus marginaux les uns que les autres, des groupes où la croyance joue un rôle prédominant.

Pendant cette période toutes les séances d'analyse se présentent à peu près de la même façon. Elles commencent toutes ainsi :

— « Comment je vais? » Et elle fait la réponse : « Je vais bien. »

Elle dira :

— « J'ai été guérie par enchantement de ma dépression »

Le reste de la séance est un flot de paroles, où il m'est impossible d'introduire un mot. Elle raconte ses expériences presque mystiques, souvent transportée dans un au-delà, une vie après la vie, une existence antérieure. Sans vouloir tout à fait me convaincre, elle cherche une certaine adhésion de ma part, du moins à son

enthousiasme, elle m'entretient de gourous et de chamans Les seules coupures à ses exposés emportés sont pour me parler d'une femme rivale, compétitrice en affaires qui lui tendrait actuellement tous les pièges et lui ferait constamment des demandes.

Parfois, elle s'arrête aussi dans une séance pour me poser une question précise en me nommant « docteur ». Elle me salue toujours ainsi au départ avec un « certain » sourire. L'absence de réponse de ma part ne la trouble pas vraiment. Souvent, je pense qu'elle trouve pour le moment ses réponses ailleurs.

Sa recherche spirituelle se poursuit et elle se retrouve dans un groupe inspiré de religion tibétaine où l'on traiterait par les ondes, les énergies qui passent par imposition des mains. Sa participation à un de ces groupes l'a confirmé, elle a le don de guérisseuse, elle veut poursuivre. Je ne saurais décrire avec quelle emphase, elle me fait part de son expérience. Mon silence la laisse perplexe. En même temps, elle s'étonne de vouloir me faire participer à ce point à sa découverte. Même auprès de son mari, elle est demeurée plutôt secrète.

— « Je dois vous faire une grande confiance pour vous confier cela. »

Elle vient de découvrir sa voie. Elle pense même que d'autres expériences de sa vie devaient la mener là. Elle se souvient de sa passion pour les masques, il y a plusieurs années. Elle en possède toute une collection. Elle fait le lien entre don de guérisseur et masque.

Elle me dira, alors, que tout ce qu'elle attend de moi, c'est :

— « [...] le miracle, l'assurance qu'aucun mal ne pourra jamais lui arriver. »

Ici s'éclaire davantage pour moi, la nature du lien transférentiel qui nous unit. D'une part, une relation d'identité, par identification projective, s'est établie entre nous; nous sommes toutes deux des guérisseuses, douées de pouvoir magique, remplies d'amour et de compassion pour la souffrance.

Le titre de docteur qu'elle m'octroie ostensiblement tout à coup m'apparaît comme le masque.

Dans certaines traditions tribales, le masque représente à la fois la maladie et la guérison. Il est porté par le sorcier, parfois aussi par le malade, il chasse le mal, les démons. La menace que j'ai représentée pour elle au moment de ma première absence l'a obligée à se prémunir contre moi. Le rapprochement avec la mère a été trop brutal, insoutenable. L'analyste-interprète est trop dangereuse. Le masque du docteur guérisseur lui permettra de me tenir en respect, à distance. Je me souviens qu'au retour des premières vacances elle avait voulu s'allonger sur le divan alors que j'avais proposé au début que le travail analytique se passe en face à face, soupçonnant quelques fragilités paranoïdes. Du divan, il lui était plus facile de me faire porter le masque du docteur. Elle peut aussi se protéger derrière le masque en se soustrayant à mon regard. Elle-même est remplie de la toute-puissance qu'elle m'accorde, donc invulnérable. Mes paroles risqueraient trop de mettre en doute ses pouvoirs.

La certitude s'était logée chez elle d'abord dans une forme d'érotomanie puis, plus dans la croyance que dans le délire. Mais, celle-ci avait toute la force néces-

saire pour endiguer la peur d'être submergée par la dépression, de sombrer dans le coma. Elle était à la mesure de la menace, des angoisses persécutrices.

Où se cache la haine? Une femme lui fait des difficultés. Elle y risque des pertes financières. Ses frères s'en prennent à son avoir comme son père autrefois à sa féminité. Les paroles de son analyste la menacent.

La haine se cache aussi derrière le masque. Qu'a-t-elle vu dans le miroir, au « moment identificatoire primordial » comme le nomme Lacan? Gantheret rappelle à la suite de Winnicott que ce moment :

« résulte d'une activité du sujet et de sa rencontre, son accueil et son retour avec, dans et depuis le visage de la mère. » (Gantheret, 1996, 29)

Le nourrisson aurait-il perçu de la haine dans le visage de sa mère? Haine qu'il aurait vue ensuite se refléter dans le sien.

Je pense à sa façon hautaine, distante et froide voire même sarcastique de me saluer, de m'interpeller, « docteur! »

Je reconnais peut-être là l'arrogance ou le mépris dont parle Bion :

« lorsque chez une personnalité prédomine la pulsion de vie, elle transforme sa fierté en respect d'elle-même, tandis que là où prédomine la pulsion de mort, cette fierté se change en arrogance...lorsque apparaissent chez le patient les dits éléments d'arrogance, de curiosité et stupidité, on se trouve en face d'une situation de désastre psychologique. » (Bion, 1958, 65-85)

Pour le moment, du moins, la haine semble exorcisée, rien ne la touche. Je me vois tenue à distance et mes efforts pour l'apprivoiser sont anéantis. Mais à quel prix? Pourrons-nous éviter le désastre?

Du côté du doute, Simon

Simon, est un homme à la fin de la trentaine qui a conservé l'allure du petit garçon. Tout chez lui est doute, non pas le doute stérile de l'obsessionnel, l'indécision, mais bien le doute sur sa valeur : hésitation, insuffisance et insatisfaction. Les exigences posées, celles de sa mère, sont inaccessibles et, moi son analyste, je ne peux qu'être son juge, le témoin implacable de ses efforts vains.

Son travail est la création; il critique sévèrement toutes ses productions, même si la plupart du temps ses collègues et patrons les endossent de façon enthousiaste. Le moindre froncement de sourcils, la moindre suggestion est pour lui synonyme d'échec, de ratage. Il va ainsi, d'emploi en emploi répétant les mêmes scénarios. Sa vie affective se déroule dans le même climat. Il a beaucoup à se plaindre, de façon répétitive, de son compagnon de vie. Si bien que chez lui tout n'est qu'insécurité, craintes, angoisses.

Puis, vient un moment où on lui propose un « poste de patron ». Il hésite, a peur, puis compte tenu des avantages financiers qui accompagnent cette promotion, il l'accepte. Après une première phase d'appropriation avec ses nouvelles tâches, quelques réussites reconnues dans son entourage, il prend de plus en plus plaisir à exercer l'autorité. Toutefois, il s'étonne de la violence, de la brutalité avec laquelle il fait parfois valoir ses opinions. À chacune des séances il tient à me faire un récit détaillé de son emploi du temps, des appuis qu'il reçoit, m'explique ses moments d'autorité, bref, il déploie devant moi toutes ses couleurs, demeurant attentif à mes réactions. Il reçoit félicitations de sa famille et de ses amis avec qui il célèbre généreusement. Même sa tenue vestimentaire a évolué; il porte plus souvent le complet comme il s'impose pour un patron. Il semble avoir gagné beaucoup d'assurance.

Un jour, il croit avoir perçu un sourire sur mon visage, au moment où il me salue en me donnant la main comme à l'habitude. Une peur panique s'empare de lui. Il doit tout de suite m'avertir :

— « Vous savez, il y a une chose dont je suis certain, je sais que je suis un grand séducteur. Comme patron, ce n'est pas sur mon autorité que je compte mais sur ma capacité de séduction. »

Il me raconte longuement comment au cours de sa première psychothérapie, il avait réussi à séduire sa psychothérapeute, même son psychothérapeute par la suite. La première a quitté le pays, il y a eu interruption. Quant au second, lui-même, Simon a signifié la fin.

Il doit donc sérieusement me mettre en garde. Il voudrait être certain que je n'ai pas souri.

— « Ce serait trop dangereux », lui dis-je.

— « Vous savez, il faut faire attention, je pourrais perdre les pédales, devenir fou, très fou. »

Il fait le récit de ce que j'appellerais ses folies comportementales du temps de sa première psychothérapie, abus d'alcool, de drogues légères, menus larcins, blagues plutôt féroces à ses amis.

Plus loin dans cette séance, il a dans sa tête une image : Il a vu récemment une photo représentant une sculpture, le dos nu d'une femme sur lequel se pose la main d'un enfant, il précise, un dos de pierre, une main de pierre. Une pensée s'impose à lui : « faire corps avec ma mère ». Il est troublé au souvenir d'avoir peut-être eu ce moment privilégié avec sa mère. Les choses s'embrouillent dans sa tête. Dernier d'une famille nombreuse, il n'est pas certain d'avoir été désiré par sa mère; mais il sait qu'il a pu passer de longues journées, seul avec elle à la maison sans aller en classe.

Son père aurait dû faire en sorte que ça n'arrive pas. Mais il ne pouvait s'affirmer que dans la violence, une violence à laquelle sa mère le soustrayait; effet de la séduction?

Avec moi, il aime le rituel de l'entrée en séance, mais encore une fois il ne faudrait pas que je lui aie souri. Il note qu'il amplifie même ce rituel, marche toujours

au même endroit dans le bureau, s'assure que je fasse toujours les mêmes gestes. Sinon, il est déstabilisé.

À partir de là, il prend quelque distance de sa mère et de son analyste. Il s'aperçoit qu'il a oublié d'offrir des vœux d'anniversaire à sa mère, une première dans sa vie. Il ne lui a pas retourné un appel qu'elle lui a fait. Quant à son analyste, Simon décide d'un voyage impromptu au cours duquel il manquera trois séances.

Parlant de son voyage, à la dernière séance avant son départ, il me confirme son absence aux trois prochaines séances et d'un même souffle me dit qu'il reviendra peut-être pendant la semaine pour son travail.

Je lui souligne :

— « Et l'analyse? »

— « J'ai pensé qu'à l'improviste, à l'heure de ma séance, je pourrais venir, voir si vous êtes là, si vous m'attendez. Vous devez m'attendre, c'est la loi. »

Silence

— « J'ai pensé que je voudrais vérifier, savoir ce que vous faites quand je ne suis pas là. Je n'ai pas confiance. »

Puis, il réfléchit au fait qu'il pense beaucoup à faire des lectures sur la psychanalyse ces temps-ci,

— « Je fais enquête sur vous, je voudrais tout savoir, jusqu'à vos pensées. »

D'habitude, il reçoit mes interprétations ou interventions comme des vérités, y donnant un accord manifeste généreux; plus tard, parfois il y revient, pour questionner, mettre des nuances ou poursuivre plus loin; on dirait, un bon travail d'analysant.

Pendant cette période que je nommerais de la séduction, il n'entend plus rien. Il me fait répéter pour s'assurer des termes que j'ai utilisés, les retourne dans sa tête, sans plus. Le mot juste a pris la place du sens. Devant le danger fantasmé de la séduction, il a pris panique. Il doit s'assurer de tout. Il s'accroche donc à la certitude de la perception de mes mots; les sables mouvants du sens à leur donner lui apparaissent trop dangereux. S'il arrivait à y percevoir que je répons à la séduction, quel risque pourrait-on courir? Déjà, Il m'a indiqué, la folie. Il lui faut s'accrocher à la certitude de sa perception.

Comme si ce n'était pas suffisant, pour échapper à tout danger, il part, il s'enfuit.

Chez Simon, le doute, la méfiance s'est déplacé sur l'analyste; il ne peut me faire confiance. Il a dû construire une certitude à partir du cadre et de la théorie analytiques. Il veut même s'accaparer mon savoir, il parle de devenir analyste.

Discussion

Certaines crises de l'existence, l'expérience transférentielle dans le travail analytique, ravivent les angoisses fondamentales face à l'objet d'amour. Si l'on en croit la théorie de Mélanie Klein qui veut que toute personne porte en elle ce noyau psychotique on peut penser que toute analyse avec la régression qu'elle comporte

peut nous mener à ces émotions primordiales. C'est la position de Klein et de Bion. Toute analyse n'a-t-elle pas ses situations de crise, ses passages difficiles qui se nouent autour d'angoisses persécutrices. Le fait qu'elles pourront être dépassées ou non sera déterminant dans l'issue du processus analytique. Des réactions thérapeutiques négatives pourraient se cristalliser autour de ces moments critiques.

Une série de résistances se mettent alors en place, résistances qui s'organisent sur le mode relationnel de l'archaïque, clivage, introjection massive, identification projective. Dans certains cas, ce système défensif peut prendre une telle importance, qu'au prix d'un désinvestissement de la réalité, l'évolution prendra la forme d'une psychose de transfert, allant jusqu'à une expérience délirante du transfert vécue directement en rapport avec l'analyste ou déplacée sur d'autres personnes. Le plus souvent, l'analysant aura recours à des modalités défensives paranoïdes, qui, sans impliquer tout son système de pensée et sa vie relationnelle, n'en demeurent pas moins des écueils majeurs pour la poursuite du travail analytique.

On l'a vu dans les exemples cliniques apportés, ces résistances se présenteront de façon plus ou moins systématisées, je les rappelle, croyances, arrogance, ritualisation du cadre, fuites agies, elles auront le même objectif, soit de juguler un danger réveillé par un mouvement pulsionnel qui se tourne vers un objet qui risque de se montrer défaillant, décevant. C'est ainsi que ce mouvement pulsionnel remettra l'analysant en contact avec la haine perçue, la haine qui s'est penchée sur le berceau pour reprendre les termes d'Aulagnier.

Dans le cas de Madame S., on peut assez bien voir la haine se profiler derrière la froideur de la mère. Pour ce qui est de Simon, les aspects haineux semblent plus subtils; mais il se pourrait bien que la surprotection de la mère, ses attitudes enveloppantes aient représenté pour l'enfant un « en trop » suspect qui risquerait d'être revéçu dans la séduction possible de son analyste. Ne faudrait-il pas parler aussi de ce père au langage violent, extrême.

En effet, je crois que cette haine dont parle Aulagnier ne se présente pas à l'état pur; si c'était le cas nous nous retrouverions davantage devant des carences, des arrêts de développement affectif ou intellectuel. Il s'agirait plutôt de moments haineux prenant la forme d'inconstance, d'imprévisibilité ou encore de débordements affectifs dans les réponses de l'objet maternel qui déroutent l'enfant et le laissent aux prises avec une charge pulsionnelle irreprésentable, ressentie comme une violence à l'intérieur de lui. Violence perçue comme haine.

Ferenczi pose déjà les bases d'une telle compréhension :

« La question se pose alors de savoir s'il ne faut pas rechercher chaque fois le trauma originaire dans la relation originaire à la mère, et si les traumas de l'époque un peu plus tardive, déjà compliquée par l'apparition du père, auraient pu avoir un tel effet sans la présence d'une telle cicatrice traumatique maternelle-infantile, archi-originaire... Les premières déceptions d'amour (sevrage, régulation des fonctions d'excrétion, ton

Brusque, menaces, corrections) doivent avoir dans tous les cas un effet traumatique, c'est-à-dire, sur le coup psychiquement paralysant. La désintégration qui en résulte rend possible la constitution de nouvelles formations psychiques. En particulier, on peut supposer la constitution d'un clivage à ce moment-là. » (Ferenczi, 1985, 137)

Pour Piera Aulagnier, la haine chez le futur paranoïaque ne se vit pas que dans la relation duelle à la mère mais aussi dans une scène primitive où les protagonistes sont :

« une mère dont la caractéristique (dans la rencontre clinique) est l'ambiguïté »... et « un père présentant des traits spécifiques voire paranoïaques. »... Une scène primitive, qui évite le retour à une relation duelle, mais triangulation caractérisée par une malfaçon et une fragilité de ses fondations" ». (Castoriadis-Aulagnier, 1981, 301, 323)

Il s'agit donc d'une triangulation qui ne posera pas ou posera mal la loi, l'interdit de l'accès au corps de la mère. Il s'agit aussi d'un père qui se présentera comme une image identificatoire insuffisante. Poursuivons avec Aulagnier :

« Au moment de l'idéalisation de l'imgo paternelle paraît faire suite une expérience qui va rendre ce qu'on appelle la "castration symbolique" impossible, pour deux raisons apparemment contradictoires. La première est que la violence du père, si elle dépasse certaines limites, va faire fusionner le terme de castration avec l'image d'une vraie mutilation... L'autre raison... renvoie à ce que nous avons appelé l'horreur de la déchéance, la déception inacceptable. Ce qui jusqu'alors était apparu comme les signes d'un pouvoir et d'une force se révèle signe de la psychopathie, de la déchéance ou de la délinquance. Il y a dès lors impossibilité de faire de ce représentant des autres le garant d'une loi et de préserver les repères identificatoires nécessaires au processus d'identification. C'est en ce moment que va s'opérer un premier tournant qui tente de reposer dans le lieu maternel ce qu'on ne peut pas situer dans le champ du père. » (Castoriadis-Aulagnier, 1981, 324)

Sans se situer aux confins du délire paranoïaque, les deux moments d'analyse que j'ai voulu aborder me semblent évocateurs de ceux décrits par Aulagnier, quoique moins extrêmes. On retrouve, en effet, chez les pères une relative violence, refus de la féminité de sa fille pour madame S. et violence verbale chez le père de

Simon. Tous deux ont une image grandiose de la mère, l'une dans sa froideur, l'autre dans sa toute-présence, sa toute-bonté et ses attentes.

Les deux analysants, dans la situation transférentielle, vivent une idéalisation de l'analyste, celle-ci devient la mère toute-puissante, mère à laquelle ils s'identifieront pour devenir à leur tour détenteurs de tous les pouvoirs, l'une devient guérisseuse, l'autre analyste, défenseur du cadre, le cadre étant ici non pas un tiers mais le représentant de mon pouvoir comme analyste.

Dans le transfert, il y aura donc un appel à ce pouvoir, guérison magique par le docteur-analyste, ou emprunt au savoir de l'analyste. Un rapport de forces s'installe ici, une lutte de pouvoir où l'interprétation représentera pour l'analysant une vérité imposée d'autorité avec laquelle il voudra argumenter. Dans les modalités paranoïdes qui poussent jusqu'au délire, il peut même arriver que l'interprétation soit intégrée au système délirant.

L'interprétation se heurte à la croyance, à une conviction érotomane ou encore à la méfiance, elle est alors vécue comme persécution. Elle quitte le domaine du plausible, de la métaphore et ne renvoie plus à un sens à élaborer, à démonter. Elle se trouve fixée comme la pensée paranoïde qui ne tolère aucune remise en question, aucun doute. L'interprétation se trouve ainsi neutralisée.

L'association qui me viendrait ici serait celle d'une écriture sur la pierre. Il est frappant que les deux vignettes cliniques que j'ai présentées, suggèrent cette image de la pierre. Dans le cas de madame S., il s'agit de la mère sur un piédestal, image qui renvoie à la statue, image proposée d'emblée par Simon; le dos nu de la mère de pierre, la main de l'enfant de pierre.

Cette évocation de la pierre fait écho chez-moi à ce patient schizophrène porteur d'un délire paranoïde au sujet duquel j'ai déjà parlé d'un transfert minéralisant. En effet, il rêvait à moi sous la forme d'une gargouille et une pierre sculptée avait été entre nous le véhicule, pour un temps, d'un échange transférentiel. Cette minéralisation permettait, sans doute, d'éviter un réveil pulsionnel qui aurait été éminemment dangereux pour nous deux.

Madame S. m'enferme dans le rôle de docteur-guérisseur, Simon me fixe dans le cadre, en quelque sorte. Serait-il possible que dans ces moments où la haine et les angoisses persécutrices qui l'accompagnent sont ravivées, certains analysants porteurs d'une organisation paranoïde latente, doivent avoir recours à cette protection fantasmatique ultime contre toute poussée pulsionnelle, qui serait de fixer dans la pierre le corps de la mère. L'érotomanie n'aurait-elle pas ce même effet neutralisant; ici il s'agit d'un envoûtement de l'autre, donc d'une jugulation totale de la haine; la force des sentiments amoureux ne peut qu'être contraignante et convaincre l'autre d'aimer.

Ainsi, à ce prix, ces analysants, pourraient-ils garder en eux la conviction, la certitude d'un faire corps avec la mère qui serait enfin source de plaisir, de satisfaction, preuve que personne n'a succombé à la haine. Il y aurait l'assurance d'un paradis.

Pour eux, toute mise en doute est impensable, le risque serait que la violence du mouvement pulsionnel se déchaîne de nouveau dans la haine. Beaucoup plus

tard, Madame S. pourra me dire combien elle se sentait, au début de l'analyse, en rivalité, en compétition avec moi. Combien ma présence faisait monter de la violence à l'intérieur d'elle. Simon, pour sa part, au sortir d'une autre situation d'impasse transférentielle arrivera à m'avouer des fantasmes violents : on lacère son visage, il se tourne ensuite vers moi pour voir mon visage ensanglanté.

Si la mise en doute devient possible, elle signe une évolution intégrative à l'intérieur du processus analytique, ce qui voudrait dire que sentiments haineux et sentiments amoureux ont perdu de leur violence et peuvent être pris en compte avec leur caractère ambivalentiel. Alors seulement les angoisses dépressives pourront faire l'objet d'un authentique travail de deuil. Il y a là l'exigence d'un long temps de présence souvent silencieuse, de travail de « fil à fil » selon l'expression d'André Green¹.

La seule certitude est celle de la pulsion, celle du besoin qu'a le nourrisson du sein de sa mère pour assouvir sa faim. La pulsion enracinée dans le biologique ne serait-elle pas une autre version de ce roc biologique dont parle Freud? Le mouvement pulsionnel qui se tourne vers son objet de besoin ne doute pas. Le doute est introduit par l'objet, par la réponse plus ou moins conforme au plaisir fantasmé qu'il apportera. Le désir, représentant de la pulsion, doit se nourrir, non pas de la certitude, mais de l'illusion, que l'objet le comblera.

bernadette tanguay
9 mc culloch
outremont, qc h2v 315

Note

1. Communication verbale lors du colloque annuel de la Société de psychanalyse de Montréal, en mai 1996.

Références

- Aulagnier, P., 1979, *Destins du plaisir*, Paris, P.U.F.
- Bion, W., 1958, On Hallucination, in : *Introduction aux idées psychanalytiques de Bion*, Leon Greenberg, traduction de Eisa Ribeiro Hawelka, Paris, Dunod, 1996.
- Gantheret, F., 1996, *Moi, monde, mots*, Paris, Gallimard.
- Ferenczi, S., 1985, *Journal clinique. Janvier-octobre 1932*, Paris, Payot, coll. Science de l'homme.
- Freud, S., 1935, *Cinq psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1970.
- Castoriadis-Aulagnier, P., 1981, *La violence de l'interprétation. Du pictogramme à l'énoncé*, Paris, P.U.F., coll. Fil rouge.
- Castoriadis-Aulagnier, P., *Les destins du plaisir*.
- Klein, M., Heimann, P., Isaacs, S., Riviere, J., 1980, *Développements de la psychanalyse*, Paris, P.U.F.
- Petot, J.-M., 1982, *Mélanie Klein, le moi et le bon objet, 1932-1960*, Paris, Dunod.